

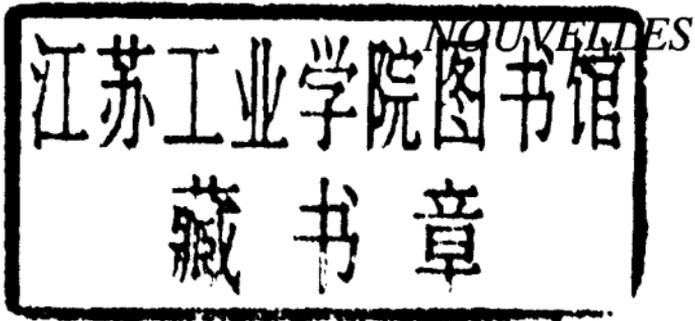
Littérature chinoise

Dix auteurs modernes

NOUVELLES

Editions en Langues étrangères

Dix auteurs
modernes



Dans la même collection :

L'Automne dans le printemps, de Ba Jin

Le papillon, de Wang Meng

Une bourgade à l'écart, de Shen Congwen

L'enfant au milieu du lit

Littérature chinoise

**DIX AUTEURS
MODERNES**

NOUVELLES

Editions en Langues étrangères

Première édition 2004

Site Web:

<http://www.flp.com.cn>

Courrier électronique:

info@flp.com.cn.

sales@flp.com.cn.

ISBN 7-119-03519-3

Tous droits réservés pour tous pays

Editions en Langues étrangères

24, Bai Wan Zhuang

100037 Beijing, Chine

Distributeur: Société chinoise du

Commerce international du Livre

35, Che Gong Zhuang Xi Lu

100044 Beijing, Chine

Imprimé en République populaire de Chine

Avant-propos

Li Meiying

En 1976, avec la chute de la bande des Quatre, une période toute nouvelle s'est ouverte pour la Chine, et notre littérature, partie intégrante de la cause socialiste, est sortie d'un affreux cauchemar. Tel le phénix mythique qui renaît de ses cendres, elle devait apparaître bientôt rajeunie et porteuse de grands espoirs. On lui donna le nom de « nouvelle littérature », ou de « littérature de la nouvelle période ».

Les dix œuvres présentées dans ce recueil ne peuvent, bien sûr, représenter la totalité des aspects, tendances et recherches qui fleurissent actuellement dans la littérature chinoise. Cependant, à travers elles, apparaissent certains caractères importants de cette « renaissance » littéraire, qui permet à tous nos auteurs, aujourd'hui, de renouer avec la belle et vraie tradition du réalisme, et de la développer.

Le gardien de chevaux (v. p. 105) révèle les conséquences des fautes commises dans les années 1950, alors que la lutte de classes était menée de manière ou-

trancière, et que bien des hommes honnêtes étaient victimes de l'injustice. Le personnage principal de cette nouvelle, Xu Lingjun, est l'un d'entre eux. Dans le cadre grandiose des paysages de la steppe du Nord-Ouest, l'auteur nous montre son goût pour une vie simple, son amour pour ceux qui travaillent de leurs mains, son attachement à la terre où il est né. Xu s'est développé dans l'adversité, grâce à l'adversité. Ce sont ces épreuves qui lui ont permis de se fondre dans le peuple et de devenir ce qu'il est. Pour finir, il refusera d'aller rejoindre son père millionnaire aux Etats-Unis. L'amour de sa patrie et les nouveaux espoirs qu'il y voit naître le retiennent puissamment sur le sol natal. Cette nouvelle au lyrisme émouvant représente une incontestable réussite.

Un coin oublié par l'amour (v. p. 49) dénonce à travers plusieurs histoires d'amour tragiques, l'idéologie féodale, encore profondément ancrée dans la campagne chinoise. En ruinant l'économie rurale, la politique gauchiste a fait régner chez les paysans une affreuse pauvreté qui engendre tous les maux... La vérité, le ton sincère de l'œuvre bouleverse et interpelle. Aucun lecteur chinois n'y est resté indifférent.

Chen Huansheng se rend en ville (v. p. 11) est un petit chef-d'œuvre d'observation et d'humour. Le personnage principal est criant de vérité. Et l'épisode où on le voit passer une nuit dans un hôtel « de luxe » suffit à lui seul à nous faire mesurer la distance qui sépare, en Chine, la ville de la campagne, les cadres des masses, les citadins des paysans.

Une maisonnette de bois couverte de lierre (v. p. 149) nous invite à réfléchir sur un certain mode de vie et la

mentalité que celui-ci engendre chez des êtres vivant dans un endroit retiré du monde. Mode de vie et mentalité qui, bien sûr, tendent aujourd'hui à disparaître, mais qui, basés sur des traditions millénaires, freinent encore le développement. A travers les conflits qui déchirent trois personnages, un mari illettré et brutal, une femme docile mais désireuse de progresser, un jeune infirme cultivé et généreux, éclate avec force l'opposition entre culture et ignorance, civilisation et arriération.

A la recherche de Han le peintre (v. p. 81) traite de la situation d'une partie des cadres qui, d'abord cruellement persécutés par la bande des Quatre, puis réhabilités et réintégrés dans leurs postes, sont aujourd'hui prêts à donner le meilleur d'eux-mêmes. C'est aussi l'histoire d'un remords : le personnage principal veut réparer une mauvaise action. Plein de verve et d'humour, le récit nous fait pénétrer dans le vieux Beijing, parmi les peintres et les collectionneurs de l'ancienne société...

Notre coin à nous (v. p. 27) décrit la vie d'un groupe de trois jeunes handicapés qui travaillent aujourd'hui dans l'atelier d'art d'une fabrique de meubles. Une jeune fille surgit au milieu de leur vie monotone, qui, les traitant sur un pied d'égalité, leur apporte la poésie, la douceur, une certaine joie. Insensiblement et secrètement, les jeunes gens s'éprennent d'elle. Ils l'aideront à préparer son examen d'entrée à l'université, et, bien que peïnés par la séparation, lui souhaiteront de trouver le bonheur... Cette nouvelle au ton discret mais au thème pathétique est empreinte d'un charme douloureux et d'une touchante fraîcheur.

Tempête sur Danao (v. p. 187) se situe dans l'ancienne société, au cœur d'une région magnifique mais misérable. Mœurs, coutumes, mentalités de la population locale, décrites avec une grande précision, nous transportent dans un monde pittoresque mais dur. Finalement, l'entraide populaire et l'amour triompheront de l'oppression et de l'obscurantisme.

Une terre inoubliable (v. p. 343) évoque avec une puissance à la fois épique et romantique la jeunesse fougueuse, passionnée, généreuse et pleine d'abnégation qui, pendant la « révolution culturelle », est partie dans des régions éloignées et désertiques, pour y bâtir un monde nouveau. Ces jeunes défricheurs qui supportaient sans faiblir épreuves, privations et sacrifices demeuraient inébranlables dans leur bel idéal.

L'écume de la vie (v. p. 243), autre nouvelle dont les héros sont de jeunes étudiants, nous montre ces jeunes, après la chute de la bande des Quatre, face à la nécessité d'un réveil nouveau, pour se lancer avec le peuple dans la modernisation du pays. L'héroïne, Xiaoli, blessée par ses épreuves passées, découvre l'amour et prend un nouveau départ. Ces deux dernières nouvelles, écrites par de jeunes écrivains, donnent aux lecteurs une idée d'ensemble du chemin parcouru par la jeunesse chinoise durant une quinzaine d'années. Le public chinois apprécie beaucoup les œuvres des jeunes auteurs d'aujourd'hui, animées qu'elles sont par la haine de l'hypocrisie, et une exigence permanente de sincérité.

Enfin, *Le cerf à sept cors* (v. p. 221), nouvelle d'un écrivain *ewenki*, témoigne de l'apparition de nouveaux talents parmi nos frères et sœurs des minorités eth-

niques. La vie et les mœurs des rudes chasseurs *ewenki* y sont évoquées avec une parfaite authenticité, à travers les premières expériences de chasse d'un jeune garçon, au cœur d'une nature splendide et sauvage.

Richesse, variété et complexité des thèmes – aujourd'hui, plus de sujets tabous ni de « zones interdites », personnages libérés du carcan gauchiste, aussi individualisés et différenciés que dans la vie, formes d'écriture nouvelles, rupture avec le style traditionnel essentiellement narratif et l'ordre chronologique des événements, temps « psychologique », introspection, etc. sont les qualités dominantes de la nouvelle littérature. A part *Tempête sur Danao*, dont l'auteur est un écrivain vétérinaire, les nouvelles présentées dans ce recueil ont été composées par des écrivains d'âge moyen, ou des jeunes. Ces deux groupes d'âge, en effet, renferment actuellement les éléments les plus actifs du milieu littéraire.

La plupart de ces nouvelles ont été primées et portées à l'écran. Les films adaptés des nouvelles *Le gardien de chevaux*, *Un coin oublié par l'amour*, *Chen Huan-sheng se rend en ville*, ont remporté tout particulièrement un succès considérable auprès du public chinois.

Gao Xiaosheng

Gao Xiaosheng est né en 1928 au district de Wujin, dans la province du Jiangsu. Enfant espiègle, il aimait néanmoins la lecture. Son père, enseignant dans une école locale, le guida dans sa formation intellectuelle. C'est ainsi que très tôt s'éveilla chez Gao Xiaosheng la passion des lettres, et qu'il dévora de bonne heure des œuvres classiques. Il devait se montrer un partisan fervent de l'école réaliste. En 1957, injustement taxé de « droitier », il retourna dans son pays natal et y travailla pendant deux ans parmi les paysans. Gao Xiaosheng reprit la plume dès sa réhabilitation, intervenue après la chute de la bande des Quatre. Il composa à partir de 1979 des dizaines de nouvelles, entre autres, *Le lien des cœurs*, *Li Shunda construit sa maison*, *Le chef de famille criblé de dettes*, *Une très longue journée*, *La bourse*, etc. La revue *Littérature chinoise* a publié *L'eau coule vers l'est*, *La bourse*, *Une très longue journée*.

Il est actuellement membre de l'Association des écrivains de Chine.

Chen Huansheng

se rend en ville

D'un pas léger, Chen Huansheng se dirige vers la ville... Après une vague de froid, le temps s'est adouci, un vent calme caresse le sol nu, et le soleil est tiède. Chen Huansheng, bien nourri et bien habillé, va droit son chemin. Il tient fermement un gros sac tout propre qui lui semble léger comme une botte de paille. Ce colosse aux longues jambes fait souvent trente li* à pied d'un seul trait et cela, même lorsqu'il porte deux lourds paniers à la palanche... Aujourd'hui, avec ce poids infime et le soleil encore haut dans le ciel, il ralentit doucement comme un promeneur charmé par le paysage.

Que va-t-il faire en ville ? Il va faire un peu de commerce au marché libre. Après la moisson de riz et les semailles d'automne, il est de règle d'essayer de gagner un peu d'argent de poche.

* Un li = 0,5 kilomètre.

Et que va-t-il vendre aujourd'hui, précisément ? Il va vendre de la pâte frite préparée à la maison. Très croustillante, elle est plus fraîche que celle vendue dans les restaurants publics. Il a mis soigneusement la friture dans des petits paquets en plastique qui, ensemble, pèsent 6 livres. Cette vente doit lui procurer la somme enviable de trois yuans* comme bénéfice net, bien entendu.

Et à quoi servira cette somme d'argent ? A acheter un chapeau neuf... A vrai dire, depuis l'âge de ses trois ans jusqu'à ses 48 ans, il n'a jamais pu acheter de chapeau. Avant la Libération**, il était trop pauvre pour s'en offrir un ; dans les années 1950, comme il était jeune, ardent et dynamique, il arrivait à s'en passer ; pendant la « révolution culturelle »***, la vie étant très dure – il ne mangeait même pas à sa faim –, l'achat d'un chapeau lui paraissait hors de question, alors, tant pis... Puis, la bonne récolte de 1978 l'a rendu ivre de joie à un tel point qu'il n'a plus senti le froid... Mais aujourd'hui, il éprouve vivement le besoin d'acheter un chapeau pour pouvoir résister au froid et au vent rigoureux. Or, maintenant qu'il peut gagner de l'argent plus librement – tout en restant dans les limites permises –, acheter un chapeau neuf n'est plus chose impossible...

Aujourd'hui insouciant, Chen Huansheng a beaucoup changé. Comment ne serait-il pas content de cette vie de plus en plus heureuse ? Cet homme qui

* Unité de la monnaie chinoise. Un yuan = 10 maos ou 100 fens.

** En 1949.

*** 1966 – 1976.

peinaut dur dans le passé commence à prendre du poids. Quelquefois, réveillé au milieu de la nuit, en pensant au grenier plein de céréales et aux vêtements en réserve, il ne peut s'empêcher d'éveiller sa femme pour bavarder avec elle.

Pourtant, en ce qui concerne le bavardage, Chen est si peu doué qu'il reste fort souvent muet, devant les gens, au cours d'une conversation animée. Ce n'est pas qu'il ne veuille pas parler, mais il ne trouve rien à dire. Aussi envie-t-il énormément ceux qui ont une langue bien pendue. Il se demande en son for intérieur comment ces gens-là parviennent à connaître tellement de choses nouvelles, à inventer toutes ces histoires extraordinaires et à retracer d'une façon si vivante les choses curieuses qu'ils ont retenues... Lui, il est incapable de saisir ce qui se passe, même autour de lui. A son retour de ville, il ne sait que dire des choses banales comme « beaucoup ou moins de monde dans les rues », « des cochons à vendre au marché », « la surabondance des légumes » ... Et il n'a rien à raconter d'intéressant sur son passé, un passé très ordinaire que tout le monde connaît : « Ma mère me faisait souvent quand j'étais petit, mon père était moins sévère », « J'ai oublié tout ce que j'ai appris à l'école », « Pendant la grande sécheresse de 1939, on prenait les poissons à la main dans la rivière à sec », « Après la victoire du Parti communiste sur le Guomindang, il y a eu un changement de pouvoir en 1949 », « Nous avons un garçon et une fille » ... Oh ! que tout cela est insipide ! Illettré, il possède une trop mauvaise mémoire pour retenir ce qu'il voit et entend. C'est ainsi qu'après avoir vu la pièce de théâtre *Le Roi des Singes et la Sorcière au Squelette*

(histoire extraite du roman classique *Le pèlerinage vers l'Ouest*), comme sa femme l'interrogeait, il a répondu simplement : « Sun-le-Singe est formidable, il tue tous les sorciers. » « Et qui est la Sorcière au Squelette ? » « Eh bien, c'est peut-être une sorcière qui se déguise en squelette... » « Mais papa, a alors répliqué son fils, au contraire, c'est le squelette qui se déguise en sorcière ! » ... Sur le travail de la terre, ses connaissances se limitent à « briser les mottes de terre avant les semailles » et à « repiquer six plants à chaque poignée » ... Allez ! Trêve de balivernes ! Pour la vente de la friture, il a tout juste le droit de se taire, certainement que les autres connaissent la chose mieux que lui ! ... Malgré tout cela, certains se moquent encore : « Tiens, notre propriétaire criblé de dettes a de quoi faire de la friture, quelle nouvelle ! » Il vaut mieux, décidément, que le pauvre type garde à jamais le silence.

Aujourd'hui, son profond mutisme l'attriste terriblement. Au crépuscule, les gens devisent de choses et d'autres sans même daigner lui jeter un coup d'œil, sachant qu'il n'a jamais rien à dire. Il ne fait que soupirer et regarder les autres avec envie. Il ignore l'existence des mots « vie de l'esprit », mais il espère bien goûter ces plaisirs-là, dès que sa vie matérielle se sera améliorée. Aussi, il ne manque pas d'aller là où il y a des activités artistiques et culturelles, parce que sans cela, selon lui, il se sent vide à l'intérieur... Une fois, quand un animateur demanda : « Quelle est votre idole dans notre brigade ? » Brusquement, il intervint : « Lu Longfei est le plus capable ! » « Dis-nous donc pourquoi il est si capable, ce simple conteur ? » « Parce qu'il

sait raconter ! Il a une langue extraordinaire, et je lui tire mon chapeau ! » Sa réponse souleva l'hilarité générale.

Alors, une fois de plus, le pauvre vieux, pris de remords, décida de se taire... Cependant il n'a jamais cessé de rêver de vivre une expérience inconnue des autres. Ainsi, il pourrait la raconter et se rendre intéressant.

II

Bien sûr, c'est un souhait qu'il a enfoui bien profond, et qui ne fait son apparition qu'au moment où il se trouve à court d'expédients pour se consoler un peu... Pour le moment, Chen ne pense qu'à sa friture et à son chapeau neuf.

Arrivé en ville à six heures de l'après-midi, d'abord avec une pièce d'un fen, il prend une tasse de thé chaud et se met à grignoter des crêpes froides pour se remplir le ventre. Ensuite, il emprunte la rue de la gare. Il entre successivement dans trois boutiques et trouve enfin un chapeau dont le prix et le genre lui conviennent. Hélas ! Il n'a pas encore l'argent ! Et quand il aura l'argent, après la vente de la friture, les boutiques seront toutes fermées ! Quel ennui ! Ce sera donc pour demain... Mais il n'a aucun parent qui puisse l'héberger, et il ne veut absolument pas se payer une chambre pour la nuit... Alors, tant pis pour sa tête, il attendra la prochaine fois...

Il se sent déprimé par ce petit désagrément, d'autant que le vent glacial fouette maintenant sans pitié sa tête nue... A huit heures passées, devant la gare, Chen

Huansheng ouvre son sac, prend ses marchandises, les étale. Par expérience, il sait qu'à cette heure-là, sa friture ne peut pas, à l'exception de quelques enfants gourmands, intéresser les gens qui viennent prendre le train après le dîner. Il faut donc attendre l'arrivée de deux trains, l'un à 21 h 40 et l'autre à 22 h 30 pour trouver des clients parmi les voyageurs plus ou moins affamés.

Effectivement, les voyageurs qui descendent du train de 22 heures 30 se disputent bruyamment sa marchandise. Toute la friture est vendue, et il compte et recompte un par un les billets. Oh ! zut ! Il lui manque trois maos ! Sacré grippe-sou que celui qui l'a volé ! Tant pis. Il sait que parmi ces acheteurs il y en a souvent des malhonnêtes et il reste toujours sur ses gardes, mais que voulez-vous ? On ne peut pas avoir l'œil à tout...

En poussant un long soupir, il décide de rentrer chez lui. Cependant, en se levant, il s'étonne de voir ses jambes trembler comme des feuilles. Serait-il malade ? Tout à l'heure, affairé et entouré par les clients descendus du train, il ne s'est rendu compte de rien. Mais maintenant, il sent un feu ardent lui brûler la bouche, le nez et toute la tête... Et cela devient de plus en plus insupportable... Que faire ? Il faudrait de l'eau chaude : il se dirige en titubant vers la buvette de la gare. Pas de tasse ! Le voilà obligé d'avaler quelques gorgées à la main... Ça va un peu mieux... Pourtant, rentrer chez lui lui paraît trop difficile. Cette distance de trente lis qui habituellement représente trois fois rien pour lui, semble aujourd'hui un trajet interminable. Ah ! bien sûr : s'il est malade, c'est parce qu'il n'a pas